Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 24 (1936)

Heft: 99: Pour le IVe centenaire de la réformation à Genève et dans le Pays de Vaud

Rubrik: Miscellanées

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MISCELLANÉES

Du Collège de France aux noces de l'Agneau.

Parmi les témoignages relatifs au Collège de France à ses débuts, il en est un qui a passé presque inaperçu (1) et qui mérite pourtant d'être signalé, tant il est significatif de ce culte des belles et des saintes lettres, qui est celui des meilleurs esprits en ce temps. C'est une page d'Olivetan, qui se trouve dans l'une des préfaces de la Bible de Neuchâtel (1535). Préface instructive et savoureuse que cette « apologie du translateur », adressée à ses amis Farel, Viret et Froment, mais qu'on ne lit guère, comme si les pages classiques de la dédicace l'avaient rejetée dans l'ombre. Et pourtant, que de remarques intéressantes dans ces pages où l'auteur se révèle esprit curieux et ouvert aux problèmes linguistiques ! La discussion avec les « Punctuaires » sur l'origine des points-voyelles du texte hébreu, où il cite Pic de la Mirandole avec Erasme, et « Jehan Campensis », lecteur de Louvain, et ce « mien précepteur » qui « par trois fois délaissa l'hébreu ». La question du choix des mots : « J'ay estudié tant qu'il m'a esté possible, de m'adonner à ung commun patoys et plat langaige, fuyant toute affecterie de termes sauvaiges emmasquez et non accoustumez, lesquels sont escorchez du Latin ». Le problème, qui se pose alors, de l'orthographe (2), et le débat entre ceux qui « y tiennent le plus de lettres de l'orthographe latine qu'ilz peuvent pour monstrer la noblesse et ancestre de la diction » et ceux au contraire qui ont « escouté la prolation vulgaire et ont là reiglé leur orthographe ».

Je voudrais ici me borner aux dernières phrases de cette préface, où il est parlé du « Collège des trois langues ». On sait, depuis les recherches de M. Abel Lefranc (3), qu'il avait été question en 1517 déjà de fonder sous ce nom à

(1) Je dis presque, car il n'a pas échappé à la sagacité d'Ed. Reuss, qui a souligné l'intérêt de ces préfaces d'Olivetan dans ses articles de la *Revue de Strasbourg* (3e série, t. III, 1865, et t. IV, 1866), qui restent ce qu'on a écrit de meilleur sur ce sujet. — (2) M. Ch. Beaulieux, dans sa belle *Histoire de l'orthographe française* (1927), a fait allusion à ce dernier passage, en citant la mention qui est faite de Jacques Sylvius, t. II, p. 39 et note. — (3) *Histoire du collège de France*, Paris, 1893. M. Lefranc est revenu sur ce sujet dans un article des *Mélanges Pirenne*, 1926, t. I, p. 291-306, où il insiste entre autres sur la leçon inaugurale de Latomus, en novembre 1534.

Paris un établissement analogue à celui de Louvain, où seraient enseignés le latin, le grec et l'hébreu ; le roi voulait y attacher, pour sa gloire, le plus grand des savants de l'époque, Erasme de Rotterdam. En fait, Erasme se déroba et la réalisation du projet caressé par Guillaume Budé fut remise aux calendes grecques. C'est en 1530 seulement, sur de nouvelles instances de Budé, que furent nommés les premiers lecteurs royaux : Pierre Danès et Jacques Toussaint pour le grec, François Vatablé et Agathias Guidacerius pour l'hébreu, Oronce Finé pour les mathématiques. La création en 1534, pour Barthélemy Latomus, d'une chaire d'éloquence latine, justifie le terme employé par Olivetan de Collège des trois langues.

On sait aussi comment la Faculté de théologie accueillit cette institution nouvelle, dont elle craignait une concurrence ruineuse, en la dénonçant comme un foyer d'hérésie. Le placard des cours professés par les lecteurs royaux fut l'objet d'un procès plaidé devant la cour du Parlement, en janvier 1534 (1). De fait, il y avait lieu de s'inquiéter : au printemps de la même année, on apprenait à Bâle le succès des prédications évangéliques qui se faisaient au Louvre (2) ; des maîtres tels que Vatablé, Toussaint, Danès, quelques grands personnages, trois ou quatre paires de très savants médecins « se sont trahis comme disciples du Christ en allant chaque jour au sermon ». C'était au point que François le Picart, un des « sophistes » de la Sorbonne, se serait écrié devant ses auditeurs : « C'en est fait de nous ! Je ne vois plus personne que des vieilles femmes autour de moi. Les hommes vont au Louvre ».

Il est vrai que l'affaire des placards contre la messe (octobre 1534) et ses sanglantes conséquences devaient singulièrement compromettre ces beaux espoirs et refroidir le zèle de beaucoup. Néanmoins, dès le mois de mars 1535, François Ier reprenait les négociations avec les princes luthériens allemands et l'on parlait de faire venir à Paris Mélanchthon et Bucer pour y traiter « avec des gens doctes » de la réformation de l'Eglise. On conçoit mieux dans ces circonstances qu'Olivetan ait pu achever sa préface au printemps 1535 par ces mots, si pleins d'espérance et d'humilité, à l'adresse de ceux qui viendraient après lui :

Ainsi donc, o Cusemeth et Chlorotes (3) et vous tous autres fideles, je n'ay point honte (comme la vefve evangelicque) d'avoir apporté devant voz yeulx mes deux petis quadrins en valeur d'une maille, qui est toute ma substance. Car je y ay conferé et contribué ce que j'ay peu, non pas ce que j'eusse voulu, sachant qu'il y a eu beaucop de choses lesquelles m'ont esté aspres et difficilles : pour la difficulté du Vieil Testament, qui est tant inacoustumé et inusité, duquel la langue n'a point paravant eu de familiarité envers nous comme les autres : ains nous est demouree comme une bague, de laquelle on ne scavoit la valeur et ne la daignoit on enquerir, jusque il a pleu a Dieu le reveler et donner a congnoistre en notre temps. Quant a la difficulté du Nouveau Testament, elle n'a pas esté moindre : veu que les Apostres autheurs d'iceluy ont usé tellement de la langue grecque qu'il semble qu'ilz ayent parlé

(1) Lefranc, *ouvr. cité*, p. 144 s. — (2) Herminjard, t. III, p. 160 s. — (3) On sait que ces noms, forgés en hébreu et en grec, sont la traduction de Farel et de Viret, auxquels Olivetan adresse sa préface.

ebrieu en grec. Si que soubz la langue grecque on y voit la maniere du parler des Ebrieux.

Or ay je, avec l'ayde de Dieu, le tout applany et rendu le plus facile qu'il m'a esté possible, si que on pourra aller aysement en ceste translation par la voye de facile intelligence, ou j'ay beaucop insisté et arresté a desbaucher et nettoyer les espineux passages. Aucuns viendront apres qui pourront mieulx reparer le chemin et faire la voye plus plaine, comme est facile a esperer : veu et attendu les grans moyens que Dieu par sa grace a ja donné a ce. C'est d'avoir en nostre temps suscité au cœur du Roy de edifier et fonder ung si magnificque et necessaire college des troys langues (qui ne fut jamais faict en la France) auquel tant de beaulx et nobles esperitz se exercent de jour en jour et s'apprestent a la congnoissance des langues, qui est ung beau commencement pour quelque fois assembler une belle compaignie de gens scavans ensemble (comme fit le bon Roy Ptolomee, amateur de toutes bonnes lettres), a celle fin que nous ayons en noz jardins la belle fontaine de la claire et pure eaue de verité, duicte et menee de sa vive source, par tuyaux netz et entiers desgorgeans icelle en abondance tant que s'estend la langue Gaulloyse pour arroser et recreer les fleurettes de nostre esperance, lesquelles sont tant alterees, flaitries et bruslees a cause du grand hasle de malheureuse ignorance qui a couru par cy devant : affin de faire agreables couronnes de souef odeur pour accompaigner Christ et l'Eglise son espouse ainsi aornéz avec la robbe nuptiale, comme il appartient a ceulx qui sont invitez aux nopces de l'aigneau sans macule. Auquel seul soit honneur et gloire eternellement. Amen.

Pierre Viret : les gens d'Orbe et l'Interim.

On sait que la ville d'Orbe, comme celle de Grandson, a connu au XVIe siècle un régime mixte tout à fait exceptionnel chez nous : la coexistence de l'Evangile et de la messe. Ce « mode de vivre », fixé par les ordonnances de 1532 qui laissaient à chacun son libre arbitre d'aller à la messe ou d'aller au prêche, a duré une génération environ, jusqu'en 1554. On trouvera dans Vuilleumier (t. I, p. 563-586) le récit détaillé de ces années-là. Mais il est là-dessus un témoignage d'un fils de la ville d'Orbe, de Pierre Viret lui-même, qui semble avoir passé inaperçu. Il se trouve dans un des derniers traités du réformateur vaudois, *L'Interim*, publié à Lyon en 1565, dans le troisième dialogue intitulé : les Libertins[1]. « Je parle en ce dialogue », dit-il, « de la liberté qui est donnée à un chacun en plusieurs lieux et pays de vivre en la religion qu'il approuve le mieux ; et monstre en quoy ceste liberté peut estre à supporter ou non et en quels cas elle est requise et quels biens et quels maux elle peut apporter et en combien de manieres les hommes en peuvent bien ou mal user et de combien de sortes de gens il y a entre les chrestiens qui en usent et abusent fort diversement. » (p. 155.) Ces quelques lignes et le tableau si pittoresque des diverses sortes de gens, vivant sous ce régime, qui nous semble à nous si libéral, nous montrent combien l'idée de la liberté religieuse est encore peu familière aux hommes du XVIe siècle.

(1) Sur les circonstances dans lesquelles *L'Interim* a été rédigé, en France, à la suite de la première guerre de religion, voir J. Barnaud, *Pierre Viret*, p. 612 à 622 et 696.

De la diversité des gens qui se trouvent entre ceux qui ont ceste seconde forme d'Interim, au regard de la religion, et premièrement de ceux qui ne suyvent que l'une ou l'autre.

David. Je peux parler de ceste matière, comme experimenté. Car nous avons vescu en nostre ville, en la manière que tu dis, pour le moins l'espace de vingt et quatre ans, ayans la pure predication de l'Evangile, avec l'administration des Sacremens, pour ceux qui la vouloyent suyvre, et la Messe aussi, pour ceux qui avoyent encore leur devotion à icelle. Mais cependant il y en avoit plusieurs de bien bigarrez. Pour le moins je me suis prins garde que, durant c'est Interim, il y avoit de quatre sortes de gens bien differentes les unes aux autres. Les uns avoyent desja si bien profité en la cognoissance de l'Evangile, qu'ils ne suyvoyent point d'autre doctrine ne d'autre religion, ains avoyent du tout(1) renoncé à l'Antechrist et à toutes les traditions humaines. Il y en avoit des autres, qui avoyent encore le cerveau tant enrouillé et tant embrouillé et corrompu de la fausse doctrine et religion en laquelle nous avons tous esté abusez, qu'ils avoyent la prédication de l'Evangile en abomination, comme une fausse doctrine et une loy et religion toute nouvelle et comme une heresie et apostasie fort execrable. Et pourtant(2) ils bouschoyent leurs oreilles à la predication de la parole de Dieu, sans en vouloir point ouyr parler, comme il est escrit és Pseaumes (3), des meschans, qu'ils ressemblent à l'aspid, lequel estouppe (4) ses oreilles, afin qu'il ne soit enchanté, craignant de perdre son venin et qu'il ne puisse plus nuire. Ainsi les meschans craignent d'estre enchantez par la parole de Dieu, à cause qu'ils veulent tousjours demeurer en leur meschante et perverse nature comme l'aspid. Ceux-ci n'alloient sinon à la Messe et ne suyvoyent autre religion que la religion laquelle ils appeloyent la religion ancienne.

Tite. En voila desja de deux sortes toutes contraires l'une à l'autre.

Des neutres et communs qui vont de toutes pars et de la diversité d'iceux.

D. Il y en avoit des autres d'un tiers ordre, qui alloyent et d'une part et d'autre, maintenant(5) à la predication, maintenant à la Messe, sans estre encore bien resolus de quel costé ils se devoyent du tout arrester.

T. Il y avoit encore meilleure esperance de ceux-ci que des autres. Car puis que ils avoyent la patience d'ouir la doctrine, il y avoit desja de l'advancement en eux et monstroyent en cela qu'ils estoyent plus raisonnables que les autres, qui ne vouloyent du tout point ouir et qu'ils nestoyent pas tant acariastres, ni opiniastres tant obstinez qu'eux.

D. Il est vray. Et pourtant plusieurs de ceux-là qui ont fait cest honneur à l'Evangile de le vouloir ouir, ont esté plustost retirez d'erreur que les autres et ont esté plustost resolus et se sont plustost adjoints à la meilleure partie. Vray est qu'il s'en est trouvé plusieurs en ceste troisieme bande, qui ont panché d'un costé et d'autre, ayans plus de regard aux personnes auxquelles ils taschoyent complaire et gratifier, ou lesquels ils craignoyent d'offenser et d'irriter, qu'à Dieu et à la vérité d'yceluy. Car il y en avoit des povres qui avoyent besoin de l'aide des riches. Et pourtant, si ceux qui leur pouvoyent plus aider ou nuire faisoyent profession de l'Evangile, ils alloyent au sermon pour les mieux contenter et pour se mieux entretenir en leur bonne grace. Et s'il y en avoit aussi de ceux qui suyvoyent la Messe, avec lesquels ils desirassent de s'entretenir pour mesmes causes, ils alloyent aussi à la Messe, craignans de les avoir pour ennemis. Et entre ceux-ci il y en avoit des endebtez, qui suyvoyent la religion de leurs crediteurs pour les avoir plus favorables.

(1) Du tout : complètement. — (2) Pourtant : c'est pourquoi. — (3) Ps. LVIII, 5. — (4) Estouppe : bouche. — (5) Maintenant : tantôt.

S'ils avoyent des crediteurs d'un costé et d'autre, ils alloyent au sermon pour complaire aux uns et à la Messe pour complaire aux autres.

T. Ceux-ci donc avoyent une religion faite en forme de besace, laquelle ils mettoyent devant et derriere et puis à dextre et à senestre, selon qu'elle leur pouvoit plus profiter.

D. On les appelait aussi besaciers.

De ceux qui s'accomodent à la religion selon leurs affaires et selon les personnes ausquelles ils ont regard.

T. Je pense qu'entre ceux qui n'alloyent sinon au sermon ou à la Messe seulement, il y en avoit encore beaucoup de diverses sortes.

D. Il est tout certain qu'il y en avoit plusieurs qui n'alloyent sinon à la Messe, lesquels n'y croyoyent du tout point : ou pour le moins, ils n'y avoyent pas grande devotion. Mais la devotion qui les y menoit estoit les personnes ausquelles ils avoyent à faire et lesquelles ils craignoyent ou aimoyent.

T. C'estoyent donc les saincts qui les mettoyent en celle devotion. Mais n'y en avoit-il pas aussi de ceux qui alloyent au sermon tant seulement, qui estoyent induits à y aller par semblable devotion ?

D. N'en doute pas. Car en tels affaires, il y en a tousjours plusieurs qui dependent plus des hommes que de Dieu et qui regardent plus aux commoditez qu'ils peuvent avoir du costé d'iceux pour la vie presente qu'au salut de leurs ames qui leur est presenté par l'Evangile et qu'à la vie qui dure eternellement.

T. C'est grand pitié que les hommes soyent tant miserables et tant aveugles et abrutis.

D. Si ceci n'advenoit qu'aux petis compagnons et aux plus simples et povres ignorans qui sont entre le menu peuple, nous ne devrions pas estre tant esbahis de ceste brutalité des hommes. Mais si tu consideres ceux qui sont estimez des plus sages et qui sont és principaux estats et dignitez et és plus excellens offices ou qui pourchassent apres et apres les honneurs et les richesses mondaines, ce sera là où tu verras bien jouer ceste farse d'une autre sorte qu'entre le povre et menu populaire. Car il y en a tant et plus, ausquels toute religion n'est que jeu et comme une farse en laquelle ils prennent à jouer le personnage qui leur semble plus commode pour leurs affaires.

T. Mais il est bien à craindre qu'apres qu'ils se seront ainsi jouez de Dieu, Dieu ne se joue pas d'eux ni avec eux, et principalement s'ils continuent ce mestier. Car il est fort dangereux. Mais poursuy ton propos commencé.

De ceux qui ne vont ne d'une part ne d'autre, ains mesprisent toute religion.

D. Outre tous ceux-ci il y en avoit encore des autres d'un autre quatrieme ordre, lesquels ne se soucioyent ne l'Evangile ne de Messe, ne de prescheur ne de prestre, mais seulement de vivre comme leur fantasie les menoit et comme il leur venoit mieux à plaisir.

T. Ceux-ci estoyent les pires et les plus à condamner de tous. Car ils declaroyent par leur maniere de vivre qu'ils estoyent Atheistes et Epicuriens et hommes sans foy, sans loy et sans religion. Parquoy je les estime dignes de plus grieve condamnation que les opiniastres et obstinez, lesquels tu as mis au second ordre. Car il y a encore quelque apparence que ces vieux cerveaux enrouillez avoyent quelque semence de religion en leurs cœurs et qu'ils avoyent opinion que la religion, laquelle ils suyvoyent, estoit la meilleure et la plus seure et qu'ils avoyent quelque soin de leur salut, plus que ces moqueurs qui se moquent de toutes religions, lesquels sont vrais

chiens et vrais porceaux. Et quant à ces neutres ou communs desquels tu as tantost parlé, qui vont au sermon ou à la Messe ou à tous les deux, pour complaire aux hommes seulement ou pour peur de leur desplaire, il semble bien qu'ils ne soyent pas beaucoup differens à ceux desquels nous parlons maintenant : mais il m'est advis qu'il y ait quelque difference, entant qu'il y a en ceux-ci, qui dependent ainsi des hommes, plus d'ignorance ou d'infirmité que d'evident mespris de Dieu et de religion.

De la difference qui est entre les Atheistes, Epicuriens et libertins et les superstitieux et idolatres et les infirmes.

D. Tout ce que tu as dit est vray. Car le superstitieux et l'idolatre et l'ignorant et l'infirme approchent trop plus de la vraye religion que l'atheiste et l'Epicurien ou le libertin. Car superstition et idolatrie ne peuvent estre sans quelque opinion et quelque fondement de religion. Mais par faute de vraye cognoissance de Dieu, la semence de religion qui y est est corrompue et par ce moyen convertie en fausse religion, laquelle engendre superstition et idolatrie. Et pourtant on peut mettre ceux-ci entre ceux qui pechent plus par ignorance que par malice et qui ont zele sans science.

T. Pour ceste cause il me semble que ceux-ci ne sont pas tant elongnéz du royaume de Dieu que ces moqueurs, desquels tu as tantost parlé, qui sont semblables à un tas de libertins, desquels tout le monde est aujourd'huy rempli et principalement és lieux esquels il y a plus grand different touchant la religion.

D. Il s'en est aussi trouvé plusieurs d'entre ces povres superstitieux et idolatres, ésquels on a veu accompli ce que Jesus Christ a dit, les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers. Car depuis que Dieu leur a ouvert l'entendement pour cognoistre la verité, ils ont esté aussi fermes et constans en icelle que ils avoyent esté auparavant opiniastres et obstinez en leur erreur et se sont portez fort chrestiennement et ont monstré grand zele envers la vraye religion, depuis qu'ils ont cognu leur erreur.

T. J'ay souventeffois veu advenir ce que tu dis.

. . . . . .

Des Atheistes, Epicuriens et Libertins, qui soustiennent la fausse religion, de laquelle neantmoins ils se moquent en leur cœur.

T. Il y a encore aujourd'huy tant et plus de ceste sorte d'Atheistes, d'Epicuriens et de Libertins, et principalement entre ceux qui ont plus de sçavoir és lettres humaines et l'esprit plus aigu és choses mondaines que les autres. Car la fausse religion est si lourde, qu'ils cognoissent bien les resveries et les sottes badineries et les grans abus qui y sont, et principalement en ce temps-ci, auquel ils sont tant descouvers par la lumiere de l'Evangile que ceux-la sont plus qu'aveugles qui ne les voyent et cognoissent. Car elle est par la grace de Dieu desja si grande que elle fait voir mesme aux plus aveugles, maugré qu'ils en ayent, les choses lesquelles ils ne voudroyent pas voir. Et pourtant si belle mine que ces Epicuriens sçachent faire pour monstrer qu'ils sont bien affectionnez à la religion, laquelle ils appellent la vieille et l'ancienne loy et la saincte foy catholique, si est-ce neantmoins qu'ils ne se font que rire et moquer en leur cœur de toutes les badineries, superstitions et idolatries, esquelles nous avons tous esté abusez par ci devant et de tous ceux qui y adjoustent foy. Mais pour ce que l'honneur et le profit mondain que ils en reçoyvent leur est trop plus cher que la gloire de Dieu et que leurs propres ames et consciences, lesquelles ils estiment autant

que celles des chevaux et des bœufs, ils contrefont les bons catholiques tant qu'ils peuvent et les vrais zelateurs de leur religion. Et par ainsi ils ne sont en rien differens à ceux qui se moquent tout ouvertement de toute religion et qui se declarent manifestement Atheistes ou Libertins, sinon en ce qu'ils sont plus hypocrites et encore plus grans moqueurs et de Dieu et des hommes que les autres, excepté qu'ils le sont plus couvertement.

(*L'Interim*, p. 159 s.) Henri MEYLAN.

LAUSANNE — IMPRIMERIE LA CONCORDE